

milieu d'une rue...

À la ville comme à la campagne, Bernard Plossu rend compte des vibrations du paysage, de ses spécificités, de ses étrangetés parfois. Peu d'humains mais beaucoup d'humanité dans ses images. Y compris lorsqu'il se promène dans la foule, s'arrête dans un café, croise d'autres passants. Bon nombre de ceux qu'il photographie alors sont vus de dos, donnant une fois encore une idée de passage.

Le très beau livre qui accompagne l'exposition offre encore bien d'autres images, réparties ici en deux grands groupes : *La Belgique en couleur-Fresson* et *La Belgique en noir et blanc*. Mais à la suite du texte de Bernard Marcelis explorant l'univers du photographe et la manière dont il regarde le monde, quelques pages rappellent aussi un élément essentiel dans la vie de Bernard Plossu : l'amitié. Dédié à Jean-Louis Godefroid, ancien directeur-fondateur de l'Espace photographique Contretype et au musicien Garrett List, il s'ouvre avec les portraits de ces deux disparus et se poursuit avec d'autres amis comme Xavier Canonne, Daniel Michiels, Guy Jungblut, Boris Lehman, Marc Trivier, Michel Castermans. La Belgique, certes, mais aussi l'amitié. L'air de rien.

JEAN-MARIE WYNANTS

► « Bernard Plossu. La Belgique l'air de rien » jusqu'au 16 janvier au Musée de la photo à Charleroi, www.museephoto.be. « La Belgique. L'air de rien », Bernard Plossu, texte Bernard Marcelis, éditions Yellow Now, 304 p., 38 €.



Bernard Plossu, Bruxelles, s.d.

© BERNARD PLOSSU

Alquin dans le secret des dieux

Sculptures monumentales et dessins réalisés pendant le confinement attestent de la belle santé de l'œuvre.

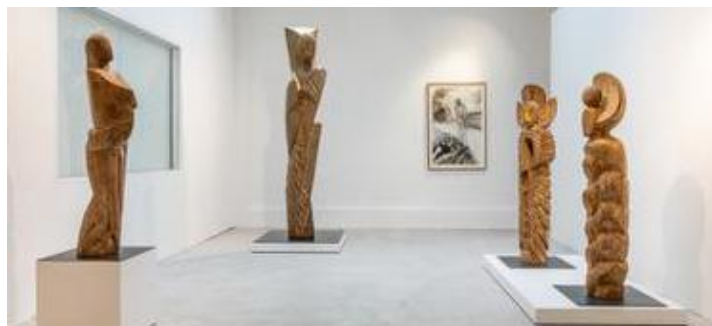
On ne l'avait plus vu depuis longtemps et le voilà qui revient en galerie avec une exposition d'envergure muséale. Formes hautes qu'on n'appréhende pas d'un seul coup d'œil, formes trapues ou horizontales inscrites dans un carré comme les bustes casqués/aillés face à face, peuplent l'espace d'une rythmique puissante, un hiératisme affirmé. Un hiératisme aux facettes ondoyantes, solaires, qui exaltent la sensualité du bois et son travail complexe.

Nicolas Alquin (Bruxelles, 1958) est depuis longtemps le père de ce type d'effigies-colonnes, de corps édifices qui se déploient par « paliers » dans une alternance de pleins et de vides, de ronde-bosse et d'aplat, d'angles vifs et de courbes, de cavités et de passages. Le thème du stylite – du nom des anciens chrétiens vivant en ermite au sommet d'une colonne ou d'un édifice – a fondé bonne part de cette esthétique à haut coefficient spirituel dont le travail, l'inspiration, l'engagement surtout sont en porte-à-faux avec la plupart des formes faciles et habituelles de la sculpture contemporaine.

Il vit et travaille dans un grand atelier de la banlieue parisienne, ancienne usine où il se sert d'outils nombreux, tronçonneuse, massette, hache, scie, gouge, pigments, chaux... à la fois comme un bûcheron tranchant dans le vif et comme un peintre à sa palette. Alquin a beaucoup voyagé, foulé les sols africain, japonais, américain – l'Arizona, ancienne terre des Indiens –, la Laponie... avec son appétit de sculpteur et de poète, sa nostalgie du sens de l'art, s'imprégnant du génie de lieux ancestraux pour se ruer ensuite sur le bois et « dégorger » toutes ces expériences humaines et poétiques...

À LA CHALEUR D'UN SOLEIL IMAGINAIRE

Chaque sculpture semble grosse de plusieurs autres et paraît enfermer un secret. Aucune



Un hiératisme aux facettes ondoyantes, solaires, qui exaltent la sensualité du bois et son travail complexe. © VINCENT EVERAERTS.

ne file droit ; il y a loin de la terre à la lune ! Elles ne gagnent leur sommet qu'en se décalant, se creusant, bourgeonnant, tour à tour convexes et concaves, lisses et saccadées, une alternance qui enfante en chemin de nouvelles significations. Protubérances, disques, caches, passages, grands aplats de bois aux résonances mystérieuses assurent leur ascension et leur donnent une forte et intrigante présence. Cette idée d'une ascension « différenciée » de la sculpture n'est pas neuve chez le sculpteur mais trouve ici une formulation magistrale qui doit beaucoup, nous dit-il, à tous ces mois de confinement. Loin de se replier sur elle-même, en mal de lumière, l'œuvre s'est ouverte à la chaleur d'un soleil imaginaire gagnant en ampleur et en idées nouvelles, embrassant des archétypes enfouis dans la nuit des temps avec une beauté baroque qui lui est propre.

Pièces de bois monumentales, elles ont quelque chose des palimpsestes où des formes s'effacent pour en enfanter d'autres qui à leur tour disparaissent et renaissent. Divinités et guerriers archaïques, figures médiévales, annonces, totems, hommages au cosmos, au soleil, à Cassiopée et Andromède... l'héritage est multiculturel, enfoui dans un langage composite qui préserve pourtant l'unité globale

de la sculpture, gangue chatoyante dont on ne finit pas d'inventorier la procédure.

La blondeur du bois exotique ou du chêne, la volupté tendre de la patine, le travail tantôt abrupt tantôt musical de la surface éclatée, scarifiée et des volumes implicites de l'artiste qui tour à tour percute, violente, caresse le matériau pour le faire chair cicatricielle tandis que, appliqués ponctuellement à la feuille d'or, des aplats leur confèrent une aura sacrée. On n'est évidemment pas dans la glorification d'une religion quelconque, mais dans l'appropriation à des fins poétiques des mythes et légendes qui ont fait vivre l'humanité et restent un ressort inusable pour l'art d'aujourd'hui. Aussi loin qu'on s'en souvienne, la pratique d'Alquin a privilégié ces récits et figures comme fondement. Il les invoque aujourd'hui encore non seulement dans ces sculptures mais dans de grands et beaux dessins de réalisation tout aussi complexe, ombre portée des sculptures. Au chapitre du sacré, tout parle au sculpteur. Aucun créant, dit-il, n'est jamais mécréant.

A méditer !

DANIÈLE GILLEMONT

► Galerie Marie-Ange Boucher, 5 av. du Grand Forestier à 1170 Bruxelles, jusqu'au 23 janvier. www.galeriemab.com